

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Chapitre I</b> .....	<b>9</b>
<b>Chapitre II</b> .....	<b>45</b>
<b>Chapitre III</b> .....	<b>149</b>
<b>Chapitre IV</b> .....	<b>181</b>
<b>Chapitre V</b> .....	<b>209</b>

# I

*TOULON, ce vingt et un juillet de l'an mil huit cent neuf*

**P**ASSÉ MINUIT, la grande rumeur s'apaise enfin. Etourdie de chaleur, de défilés, de salves, de musique, de danses et de vin, la ville s'endort. On a fêté encore une victoire, quelque part, on ne sait pas bien, en Autriche, à Wagram. Une victoire de plus, des milliers d'hommes en moins. On dit ça. Mais aujourd'hui il n'a guère été question des morts. Comme chaque fois, on a chanté, on a crié: «Vive l'Empereur!» et on a salué la paix prochaine...

Le silence gagne maintenant les navires ancrés dans la rade. Un dernier chant de matelots ivres, un bruit lointain de dispute et puis, bientôt, la ronde de la chaloupe qui contrôle les postes de vigie :

– «Oh! De la ch'loupe!» crie le factionnaire dans son portavoix.

– «Ronde! Et bon quart!» répond l'officier.

Pour le canonnier de marine François Bellardie, cette nuit a été bien longue dans la soupente d'entrepont, chambre de discipline du «Majestueux». Dix fois, vingt fois, il a ruminé cette histoire, de son commencement à sa fin. Sans pouvoir en changer le cours ou le dénouement. Dix fois, vingt fois, les mêmes péripéties, les mêmes paroles ont approfondi leur sillon brûlant dans sa poitrine en tumulte. Non, ça ne devait pas finir autrement; c'est comme pour sortir de cette cellule: on bute toujours contre les mêmes parois et la même porte renforcée. Eveillé ou assoupi, son cauchemar, quoi qu'il fasse, le ramène impitoyablement à ces mots qui retentissent sans cesse en lui et qui font si mal: conseil de guerre.

Lui, François Bellardie, avoir passé en conseil de guerre...  
«Comment est-ce possible? Dire qu'au pays de Corrèze, dans toute la paroisse, dans toutes les communes d'alentour, il n'y a pas une seule maison, pauvre ou à l'aise, pas une seule, où on ne me ferait entrer si je passais sur le chemin, parce qu'on m'estime comme un brave, droit et honnête garçon. Et il a fallu pourtant voir cette chose épouvantable, affronter hier soir le conseil de guerre; et il va falloir aujourd'hui subir ma peine comme un criminel, sur le pont, là-haut, devant tout le monde.»

Toute la nuit, il s'est saoulé de colère, d'humiliation, de révolte impuissante. Cependant il ne regrette rien. Rien de ce qu'il a fait et de ce qu'il a dit. Ces mots, qui brûlent son cœur et ses lèvres, il les a répétés tant de fois, il les a dits hier encore au Conseil, en son pauvre français mélangé de patois. A ce grand surtout, avec sa figure comme un dental d'araire, qui lui demandait s'il avait des regrets :

– «On m'a traité comme un chien. Même que je n'ai jamais traité mon chien comme ça. Il n'est pas méchant, mon chien; mais si on le battait sans raison, il mordrait. Moi, je me suis défendu. Je n'avais pas tort. Je ne regrette rien.»

«Ça n'a que dix-neuf ans», a fait doucement l'enseigne. Ils se sont regardés un moment, et ils m'ont condamné bien sûr. Mais c'est égal. J'ai fait et j'ai dit ce que je voulais, ce qu'aurait dit mon père.

On sent un peu de fraîcheur et une faible clarté. Le vieux vaisseau de cent dix-huit canons, ancré à l'abri des jetées pourtant, se dandine sur une houle assez dure. «Il doit faire jour, pense François, et peut-être assez beau temps. A Lafont, ils sont levés déjà pour la moisson, faucilles bien battues. Il fait meilleur couper à la rosée!» Il voit tout comme s'il y était: la douceur du matin sur les crêtes du Baladour, les seigles mûrs, les prés tondus et leur regain tout neuf, les châtaigniers blonds bien fleuris, l'étable, la grange, la

maison et la source si fraîche du Pradillou! Bientôt ce sera la fête votive. On dansera à l'auberge du bourg et sur le pré à côté de l'église. Mariette y viendra peut-être... Il se sent faible tout à coup, désemparé comme au bord d'un précipice tout noir. Lafont, Lafont, Les Angles... Sa gorge se serre à étouffer.

Si on savait là-bas, la mère pleurerait et prierait, prierait. A cet instant, il revoit la prière du soir à la lueur du feu, dans le *cantou*<sup>2</sup>, et la place de chacun: il retrouve les litanies en patois dirigées par son pauvre père. François n'a pas envie de prier. Mais les paroles du Pater s'imposent. Il les murmure jusqu'aux dernières: «*Gardanous del mau e de la justicio*<sup>3</sup>, Amen.»

Le mal, il n'en avait pas fait. Les Bellardie sont parmi les plus pauvres de la paroisse: manouvriers jadis, petits métayers, puis fermiers à présent. Mais ils peuvent regarder chacun en face. Ils n'ont fait de tort à personne. Quand les voisins ont besoin d'un service, c'est eux les premiers qu'ils viennent chercher. Bien sûr, si on leur marche sur les pieds, on sait qu'ils ont le poing leste et dur; leur force est connue plusieurs lieues à la ronde. «C'est vrai, je suis de cette race, pense François, et c'est pourquoi la justice m'a conduit ici.»

La justice... Longtemps il avait répété la prière sans comprendre. Un jour, il en avait parlé avec son père. C'était, il s'en souvient, au temps des semailles, un dimanche, au retour de la messe à Gimel, comme ils prenaient le raccourci par les taillis. Le père s'arrêta: «La justice, c'est de la f... C'est pas pour le pauvre monde, la justice des hommes, François. Notre pauvre curé Chandèze nous le disait. Chandèze, un brave homme qui mourut "l'année des peurs",

---

2. *Le cantou*: la vaste et profonde cheminée des maisons paysannes où plusieurs personnes peuvent s'asseoir de part et d'autre de l'âtre.

3. Préservez-nous du mal... et de la justice!

quelque temps avant ton baptême. La justice, il disait, c'est quelque chose qui sert à nous plumer. Pour elle, le pauvre monde a presque toujours tort et les gros ont raison. J'en ai vu tellement qui y ont mangé leur peu de bien: Baptistou du Monteil qui plaida deux ans avec son voisin, un bourgeois de Tulle, et qu'on vit mendier le pain pour ses enfants, et le boiteux de Freyssinge, et un nommé Barbazange de Naves qu'on a condamnés et enfermés en prison malgré leur bon droit. Rappelle-toi bien, François: la vraie justice c'est celle de Dieu; celle des hommes, c'est moins que de la crotte de chien qui ne peut même pas servir de fumier. Ne fais de tort à personne. Si on t'en fait un gros, ne va surtout pas trouver ces messieurs de la justice. Si tu le peux, arrange-toi pour régler ça toi-même, avec tes poings. Si tu ne le peux pas, avale ta salive et serre les poings dans la poche. »

Et François sentait remonter sa colère et battre en lui le sang des Bellardie. Il serrerait les poings et les dents. Ah! ils avaient vu et ils allaient voir encore ce qu'est un Bellardie!

Quelle heure pouvait-il être? Perdu dans son tumulte, il n'avait pas entendu les bruits familiers du réveil, les appels, les galopades pour les corvées et pour les manœuvres. Mais à présent c'était un grand branle-bas là-haut, qui le tirait de son hamac: sifflets, tambours, ordres hurlés dans le *braillard*<sup>4</sup>. Une parade? Bien plutôt un appareillage inopiné. Va-t-on l'oublier ici, dans ce caveau, à côté de la poudrière? Ah! qu'on vienne enfin le chercher, qu'on l'emmène vite sur le pont, à l'air et au soleil, pour subir cette peine fixée par la justice des hommes...

Soudain la porte s'ouvre: le maître d'armes en grande tenue, un factionnaire armé. Sans un mot, il se laisse lier les poignets derrière le dos et emprisonner la tête dans une manne d'osier. Vêtu d'un pantalon de toile grise retenu par

---

4. Le porte-voix.

une ficelle en guise de ceinture, on le conduit, à travers l'entrepont et les batteries, jusqu'au gaillard d'avant. Il respire goulûment. Ses yeux s'accoutument peu à peu à la lumière trop blanche d'un ciel brumeux. Il peut voir le pont presque jusqu'à la poupe. Tout l'équipage doit être là: les hommes alignés le long des passavants, en tenue bleue, le chapeau de cuir bouilli à la main, les maîtres rangés au niveau du grand mât, aspirants à tribord, chirurgiens à bâbord; les officiers en grand uniforme bleu, gilet pourpre, hausse-col, poignards à la ceinture, groupés devant la dunette, autour du commandant. Il distingue bien le commandant, *le vieux phoque*, avec sa tête et ses moustaches de chien, sa longue pipe allemande et ses bottes à la Souvarov. Soudain un coup de canon de 36, tiré à tribord, dans la batterie basse, ébranle le vaisseau et roule sur la ville et sur les collines ses échos profonds. Un pavillon rouge est frappé sur la hune du mât de misaine: c'est l'annonce que justice va être rendue. Le silence est lourd. Il gagne toute la rade. Sur «l'Iphigénie» proche, François aperçoit les marins immobiles, debout, la main en visière, tournés vers «Le Majestueux».

Maintenant *le vieux phoque* s'avance. Il fait un geste de la main. Une voix tonnante s'élève:

– «Le canonier de marine Bellardie François, de la 1re batterie, né aux Angles dans le département de la Corrèze, le 2 mai 1790, fils de feu Antoine et de Michelette Salvanet, incorporé le 24 juin 1808, coupable de rébellion de faits et de gestes, est condamné par le conseil de guerre à trois courses de bouline.»

Un second pavillon rouge monte au perroquet d'artimon et l'officier de service, la main sur son épée, crie:

– «Canoniers et matelots, faites votre devoir.»

C'est le moment. Il lui faut marcher derrière le factionnaire qui réglera l'allure, le long du passavant de tribord, entre

deux rangées de marins armés d'une bouline, – matelots d'un côté, canonniers de l'autre. Au passage, chacun lui portera un coup vigoureux de ce cordage souple, long d'une coudée.

Il part bien droit, regard fixé haut et loin, de son pas vif et dégagé, régulier comme à la parade. Les premiers coups, redoutés de tout son corps crispé, le font tressaillir à peine. Mais très vite, se relayant, s'ajoutant, se multipliant, s'exaspérant, les douleurs enveloppent son torse nu: brûlures en lanières aux épaules, lancées profondes dans le thorax, couperets aigus sur les bras. Les dents serrées, réprimant les réflexes d'esquive ou d'affaissement, il poursuit ses deux premières courses, de l'avant à l'arrière, de l'arrière à l'avant. A la troisième, le factionnaire accélère visiblement l'allure; le capitaine d'armes le rappelle à l'ordre, mais le parcours s'achève. Un chirurgien s'approche pour examen. D'un geste brusque, François se dégage et disparaît dans la grande écouteille pour regagner l'entrepont.

Les nerfs à vif, la tête en feu, il se hisse péniblement dans son hamac. Bientôt tout se brouille. La souffrance même s'endort et il se sent rouler vers un abîme sans fond.

Après combien d'heures en émerge-t-il, tiré par sa natte de cheveux?

– «Bas les branles! En bas! Saute, saute!»

Cette voix éraillée, cette face crapaudine, c'est le doyen des hommes d'équipage. Tout le monde l'appelle *le Mousse*; mais son nom véritable, son pays, son âge, son passé, nul ne les connaît. Il se dit né sur un bateau, quelque part dans les mers du Sud, au temps du roi Louis XV. Mais les circonstances, le lieu et la date varient à chaque récit.

Une cartomancienne lui avait prédit qu'il trouverait la fortune en prison et qu'il mourrait vers soixante ans. Aussi

s'applique-t-il à partager son existence entre de judicieux séjours en prison et de quotidiennes saouleries. A vrai dire, on ne le voit guère à l'air libre. Chargé des magasins, doté à ce titre d'une triple ration d'eau-de-vie, il vit comme une taupe dans l'obscurité des cales en compagnie d'une troupe de chats.

*Le Mousse* est déjà saoul à cette heure, mais il porte encore bien la voile comme on dit, et il lui reste de la place dans la soute. Il sort un flacon de sa poche :

– «Tiens, petit, engoule-toi ça sous la *guibre*<sup>5</sup>: ça flottera mieux.»

François a un geste de refus.

– «Dommage. N'y a rien au-dessus pour les suites de bouline.»

Et, les yeux clos, il avale trois longues goulées.

– «Tu as bien fait de planter là le *cérurgien*<sup>6</sup> avec son vinaigre. Prends cet onguent, il vient d'Afrique. Les grands sorciers là-bas sont forts, plus forts même que le *cérurgien-major*. Avec ça tu frottes trois fois, trois fois ta couenne et, parole de *Mousse*, c'est fini: nette comme un ventre de pucelle.» Et brusquement, d'une voix tonnante :

– «Canonier, gargousse dans le canon!... Oui, allons, un petit brin de chique.»

Il se sert, tortille un énorme bouchon qu'il cale contre sa joue gauche. «A bâbord pour commencer», fait-il. Et puis: «C'est rien, la bouline, à côté de la cale. On te plonge trois fois depuis la grande vergue. J'en ai vu qui restaient une heure tout violets, comme noyés. Et les fers? T'as jamais mis ce genre de bas de soie? Et le boulet? Huit livres de fonte au

---

5. *La guibre*: l'étrave d'un bateau, le nez d'un visage.

6. *Le cérurgien*: le chirurgien.

bout d'une chaîne attachée au pied et longue de plus d'une toise... Ah! elle en a supporté cette vieille carcasse. Il en a vu passer le *Mousse*, devant ses *écubiers*<sup>7</sup>, depuis la guerre d'Amérique. J'étais à bord du *Patriote* en quatre-vingt-dix, en rade de Brest, quand l'escadre fit sa révolte. En quatre-vingt-treize, sur la frégate "la *Carmagnole*", où je vis le même pétard. Mais là, de pauvres marins furent pendus sur le pont.

Les *Zingliches*, eux, plus malins en quatre-vingt-seize ou quatre-vingt-dix-sept: les gradés verrouillés à l'entrepont, les matelots au commandement, le pavillon rouge à tous les mâts et les canons de l'escadre tout chargés, prêts à faire feu. Ça pendant des semaines... Depuis, ils sont mieux nourris, mieux payés que nous, il paraît.

Maintenant, le petit *Corse*, c'est un *pousse-cailloux*<sup>8</sup>, un artilleur, il n'aime pas la marine. Mais les *culs goudronnés*<sup>9</sup> le lui rendent bien, parole de *Mousse*. Ils en crèvent à force de rester sur ces bateaux à gratter le pont, à cirer les bottes des officiers, à regarder à la lunette les filles qui passent sur le vieux port, à faire des branle-bas d'appareillage sans voir jamais le départ. Tonnerre de Dieu! les ancres vont prendre racine jusqu'à Marseille! Et les *Zingliches* qui passent au large, bien tranquilles, pavillon flottant!

Quoi qu'on va donc voir encore, sacré Dieu! En vue de Rochefort, ils sont venus f... les brûlots dans l'escadre. Et nos vaisseaux leur ont tourné le cul et sont allés s'envaser dans la Charente. Les *Goddam* les ont achevés à coups de canons.

---

7. Les *écubiers*: les yeux. Deux trous à l'avant du bateau par où passent les câbles.

8. Les *pousse-cailloux*: les soldats.

9. Les *culs goudronnés*: les marins.

Nom d'un grand foutre! Où est le temps qu'on leur tirait dedans à plein bois et à mitraille sur le pont, où on s'étripait à l'abordage en gueulant comme des veaux, avec la hache et le poignard! Oui, parle-moi de ça, canonnier, même si je devais me faire éventrer comme une vieille marmite, pourvu que je revenions pas avec une anse ou un pied cassé.»

Dans la fièvre du combat, le *Mousse* vide promptement le flacon d'eau-de-vie; puis, se sentant tout réchauffé et mollissant, il range sa vieille chique sous la coiffe de son chapeau, la remplace par une toute fraîche, bien calée «à tribord», et il se retire de la mêlée pour s'affaler contre la cloison. Puis, soudain tordu de rire:

– Mais tu ne m'as pas raconté ton affaire avec *Sardine*. Il faut me la dire...

– Je me la suis assez racontée, fit François d'un air bourru. Ça n'en vaut pas la peine.

– Si. Raconte, petit. Il paraît que Monsieur le second-maître bégayait et tournait au vert-de-gris. Pourquoi que t'as pas redressé sa longue *guibre*? Allez, raconte...

François se souleva avec une grimace de douleur, rejeta ses cheveux en arrière, et d'un coup:

– «Bien sûr que si les gars ne m'avaient pas attrapé, je lui écrasais son grand nez de travers, sa *guibre* comme tu dis. Et je le f... à l'eau comme un veau crevé... Tout ça avait commencé au plat. Tu sais, le chef du plat, c'est l'ancien de la pièce, l'aide-canonnier. Il se croit un peu quartier-maître. Il ne m'aime pas. Une fois, devant tous les servants, j'ai soulevé l'affût du canon de six, 332 livres, jusqu'à la ceinture. Il n'a pas pu le faire.»

Le *Mousse* hocha longuement la tête :

– «Ça, petit, pour l'affût de six, c'est fort! Je l'avons pas vu souvent.»

– Bon, reprit François. Tu sais qu’au plat, il fait le partage des morceaux. Il ne restait presque jamais rien pour moi, servi le dernier. Juste le bouillon ou la sauce. Et un jour est-ce qu’il n’a pas dit: «Ces bêtes à foin d’Auvergne et de Limousin, ça n’a pas besoin de viande. Suffit de les remplir de soupe!»

Oh! ça n’a pas boité! Deux coups de poing, et par terre, le genou sur le ventre! Il soufflait comme un porc gras. J’allais l’étrangler. Heureusement, les gars m’ont tiré d’après. D’un peu plus ils m’arrachaient la natte de cheveux. Mais, bien sûr, tout ça a mené bruit. Et le lendemain: «Bellardie, en corvée de pont!...»

*Sardine passe.*

– «Alors, qu’il me fait, ces jolies mains du jeune monsieur étranglent les amis. Elles ne serrent pas tant le manche du faubert<sup>10</sup> et de la gratte<sup>11</sup>. Feignant!» Il crache sa chique et puis: «Allons, ramasse... Ramasse ça. Avec les doigts.»

– Non, que je dis. Le feignant, c’est toi. Et je le regarde bien dans les yeux.

– Failli chien! Carogne! Et il m’allonge un coup de garcette. Alors, je ne sais plus... quelque chose m’a bouilli là, dans le creux de l’estomac. Je pouvais plus rien empêcher. J’ai marché sur lui. Je ne sais plus ce que je lui ai dit en patois. Et lui de reculer et d’agiter les bras comme s’il avait une attaque du mal de la Saint-Jean. Il criait: «A moi! A moi!» J’arrivais dessus. Trois matelots m’ont attrapé à plein bras. Il était temps.

«Ah! Ah! fait *le Mousse*. Dommage que tu ne lui aies pas donné une bonne décoction de giroflées à cinq feuilles! Mais ça t’aurait coûté cher. Rien que ce que t’as fait, déjà ça valait au moins un an de boulet. T’auras été, pour sûr, bien plaidé

---

10. Le faubert: balai en vieux cordage.

11. La gratte: instrument pour racler les planches du pont.

comme il faut... Et, sortant une gourde pleine: tête un peu, petit...» Puis, les yeux clos, il boit longuement.

– Tu me plais, toi. Je pourrais être ton père, peut-être ton grand-père. T'as un caractère à pas te faire ici. En mer, dans le grand pétard, oui... Ici, non. Tu vois, les gars comme toi, ou bien ils finissent par crever aux travaux publics, le double boulet aux pattes, ou bien ils s'en vont «cueillir les fraises...». Oui... Ils foutent le camp, ils désertent, quoi...

Il y en a beaucoup qui foutent le camp dans cette fichue Marine d'aujourd'hui. Bien sûr, si tu te fais reprendre, on te dorlote pas. Mais y en a tant qu'on y va doucement. Faut pas effrayer le poisson, tu comprends. Tiens, rien qu'à Toulon je suis sûr qu'il en part tous les jours. Je connais une vieille maquerelle (tu sais, à côté du marchand de coco) qui ramasse des pistoles en vendant des filles et aussi des vêtements de bourgeois. Un petit bossu de tailleur aussi, sur la route de Marseille, au-dessus de l'auberge.

Puis, comme François ouvrait de grands yeux étonnés:

– «Mais tu ne sais donc rien, parole de *Mousse*! Rien... C'est innocent comme un agneau! Tiens, tête encore un peu... Non?... Alors merci.»

La gourde bien vidée, le *Mousse* réussit à se remettre sur quille et tangua fortement. Un doigt levé, il articula avec peine:

– «Et tu te frottes trois fois, trois fois... Dodo..., bébé!»

Enfin, virant de bord, courbé en deux, s'assurant des deux mains, il disparut vers les cales.

François Bellardie a repris sa place de troisième servant de droite à une autre pièce de la batterie, au bout de la rangée de tribord.

Il sent onze regards qui l'épient à la dérobee.

– «C'est le gars de la bouline, chuchote un Gascon. Bien jeune, mais on a fait le crâne. Doit être fiérot, le gars. T'as vu cette figure à *l'espère*, comme on dit chez moi. Il sourit d'un côté et puis il a un œil qui ne te lâche pas. A moitié fermé, comme s'il te visait au fusil. Quand même, doit avoir les côtes fauilées ce matin. »

Manœuvres sans imprévu, avec les cris, les gestes et les jurons rituels: les amarrages d'abord, à garcins simples ou doubles, et à la vache. Le démontage ensuite et le remontage aux palans; enfin toute la litanie du simulacre de tir :

«Bouchez la lumière! Ecouvillonnez! La gargousses dans le canon! Refoulez! Le boulet dans le canon! Refoulez! Détapez! En batterie! Pointez... »

Avec une application exemplaire, François exécute les mouvements familiers, attentif à la réponse de ses muscles endoloris. Et la matinée s'allonge, fastidieuse, dans le vacarme et la pénombre lourde des relents de graisse, de peinture et de sueur.

Enfin, la ruée vers le plat. Assis, autour du chaudron, les servants tendent leur écuelle de bois. D'un geste sec, le chef de plat, un maître barbu, écarte celle du nouveau :

«Toi, après, et s'il en reste. »

Les gars se regardent et, l'un après l'autre, reposent leur écuelle sur les genoux. Dans le silence soudain, seuls le Hollandais et un autre gros rouquin lapent bruyamment.

Tout d'un coup, sans un mot, Marco, l'Italien, s'empare de l'écuelle vide de François et lui donne la sienne remplie jusqu'au bord. Un peu pâle, sans lever les yeux, le chef achève la distribution, tandis que le visage à *l'espère* au regard bleu se crispe et se détourne un moment.

Le plat expédié, Marco lance :

– «François, caro mio Francesco! Bourreio! Bourreio!»

François n'avait pas envie de chanter, encore moins de danser; mais il se sentait heureux, heureux comme il ne l'avait été depuis longtemps.

– «La quarantaine, avait dit le Gascon, c'est pour ceux qui ont la peste ou qui ont fait du mal. Pas pour des gars comme toi.»

Embarqués en même temps sur le «Majestueux», Marco et François se connaissaient un peu. L'un et l'autre ne comprenaient guère le français et surtout le parler des matelots et des maîtres. Mais ils se comprirent vite entre eux, avec leurs patois limousin et ligure.

Ils s'apprirent des chansons. Les airs de bourrée chantés par Marco en patois corrézien faisaient rire François aux larmes. La bourrée à deux, «à l'auvergnate», attirait les applaudissements de la batterie. Dans les grandes occasions, on faisait cercle sur le pont pour les entendre chanter et les voir danser.

– *Toi, italiano certamente, disait Marco. Je connais des Bellardi en mon país.*

Et François se rappelait alors avoir entendu parler par son grand-père d'un ancêtre, colporteur italien, qui se serait fixé jadis au pays de Corrèze.

Plus rarement, car ils n'étaient pas sur le même bateau, François rencontrait Pierre Faurissou. C'était presque «un pays»; il sortait d'Auvergne, mais sur notre revers, dans la Xaintrie, pas loin de Saint-Privat. Un garçon «bien de chez lui», comme on dit. Il n'avait qu'un frère et le domaine, un petit bien de quatre vaches, était à eux. Avec ça, pas trop de dettes et tous en santé. Pierre avait toujours quelques sous

dans sa poche. Comme il savait un peu lire, on l'occupait au transport et à la pesée des vivres. Aussi connaissait-il bien la ville et ses alentours. Quand l'occasion s'en offrait, il emmenait François un peu loin dans la campagne.

– « Cette putain de mer, nous la voyons bien de reste et elle sent mauvais. Allons voir un peu du côté où on laboure. »

Et ils s'arrêtaient pour regarder la culture, les troupeaux, les maisons. Ils parlaient aux jardiniers, aux paysans, aux bergers. Ils s'offraient parfois à donner le coup de main, heureux de manier la bêche ou le hoyau, et de montrer qu'ils savaient travailler. Ils se comprenaient assez en leurs patois. Quelquefois, bien en confiance autour d'un pichet de vin, ils se plaignaient ensemble de « cette garce de guerre » qui n'en finissait jamais depuis dix-sept ans. Les vieux parlaient de leurs jeunes gars qui faisaient les *fadars* aussi, sur un bateau, à Gênes ou à Bayonne, et qui s'ennuyaient à mourir.

– « Eh! Pécaïre! Dites-moi s'ils ne seraient pas mieux ici pour nous aider à soigner notre vigne et nos lavandes. Ah! Ce Bonaparte... »

Les lèvres serrées, le regard lointain, Pierre et François approuvaient de la tête.

Et ils repartaient chaque fois un peu plus tristes et silencieux.

– « Tu vois, faisait un jour François – pour dire quelque chose – c'est bien beau ici et plus riche que chez nous. Mais je n'y vivrais pas. Il n'y a pas d'ombre, guère de prés et pas de vaches. Je ne peux pas m'y habituer à ce f... soleil qui ne vous lâche pas. Dans nos prés, il y a des arbres, dans nos bois, il fait si frais. »

– « Nos prés, reprenait Pierre, ils ne sentent pas comme ceux d'ici. Je les sens, tiens, l'hiver quand on balaie les feuilles, au printemps quand on fait les rigoles, et puis quand on fauche le foin, quand on coupe les regains, et quand on fait paître à

l'arrière-saison, et quand ils ont reçu les premières gelées blanches... »

Ils allaient encore un long moment sans rien dire.

– «Eh bien, François, tu sais que je suis content aujourd'hui, bien content. Mais, cette nuit, je ne dormirai pas – cela m'arrive souvent – et demain je m'ennuierai deux fois plus. Toi, tu es plus fort. Tu dors, et tu manges n'importe quoi. Moi, il y a des jours où je ne peux rien avaler. Tu chantes et tu danses. Le Bon Dieu sait si j'aime ça; et pourtant rien que d'entendre une bourrée ici, ça me fait mal. Non, je ne peux pas. Ce n'est pas que je sois malheureux; à côté de toi, je suis même mieux tombé. Mais je ne peux pas... Si encore nous étions ensemble... »

François avait pris son visage à l'espère, et, tout d'un coup :

– «Mille tonnerres du diable! Ici nous faisons un métier de feignant, avec des feignants pour nous commander, et nous traiter comme des chiens. Chez nous, quand on n'a pas besoin de chiens, on n'en prend pas pour les battre et les faire crever de faim. »

Ils firent le reste du trajet comme s'ils revenaient d'un enterrement. Arrivés sur le port, il se quittèrent d'un bref «Au revoir», sans se retourner.

– «François, écoute. Tu n'entends rien ?

– Non. C'est léger. Un renard peut-être...

– Je ne vois plus d'étoiles. Il doit faire jour en pays découvert. On serait bien ici dans ce fourré pour dormir.

– Non. Pas de maisons, pas de chemins, pas de fumées ou d'odeur de feux, ça ne risque rien. Alors il faut marcher encore un peu. Nous avons le temps de dormir d'ici ce soir.»

Ils avaient déjà deux ou trois nuits de marche dans les jambes. Des nuits de septembre, longues de douze heures, et assez froides, surtout sur les hauteurs et au bord des eaux. Deux ou trois nuits..., Pierre et François ne savaient plus très bien. Ce qui était sûr, c'est que, dimanche encore, deux marins parmi tant d'autres, ils avaient joué aux quilles, fait mine de boire plus que de raison et qu'à la nuit tombée, ils avaient pris le chemin vers les collines. «Partis pour cueillir les fraises...», comme disait *le Mousse*.

Grâce au tailleur bossu, un Italien ami de Marco, ils étaient devenus deux garçons de bonne mine, pas fièrement vêtus, mais propres et soignés, qui allaient, bâton à la main, leur mince bagage serré dans un grand mouchoir de couleur. Ce tailleur, une fois l'argent dans sa poche, leur avait parlé tout à fait comme il faut. Il leur avait indiqué les chemins à prendre pour arriver à travers la montagne, à une première «eau», peu profonde mais large d'environ cent pas, et plus loin à une seconde, plus large, plus grosse et plus rapide.

– «Là, leur dit-il en descendant le long de cette grande eau, vous apercevrez les murs et les lumières d'une ville. Il ne faut pas y entrer; c'est dangereux, plein de troupes et de gendarmes. Mais, juste en face, sur la route, vous verrez, à main gauche, une petite auberge comme la mienne, toute blanche avec une branche verte sur la porte. Il vous faut y arriver de nuit...

Vous frapperez cinq coups comme ça: deux fois deux coups et un coup. Vous n'aurez rien à demander, on ne vous demandera rien; on vous donnera à manger. Pas cher (vous avez bien quelques sous). Et on vous fera passer l'eau. Après, je ne connais plus. Vous êtes du côté Royaume... ou, si vous voulez, du côté France. Je ne connais plus. Que la Madone vous protège!»

Ils passèrent la journée au bord de l'eau dans une vieille cabane cachée par les vernes. Les maisons étaient loin. Ils

entendaient aboyer les chiens, mais les troupeaux de moutons ne vinrent pas de leur côté. La nuit suivante, sur le tard, ils entraient à l'auberge blanche au bord de l'eau. Leur petite réserve de pain dur épuisée depuis la veille, ils n'en pouvaient plus de faim et de fatigue.

«Sûr, grommela François, en jetant à terre chapeau et baluchon, nous saurons maintenant ce que veut dire: long comme un jour sans pain.»

Ils dévorèrent la maigre pitance qu'on leur apporta, achetèrent quelques provisions, dormirent un peu dans une charrette bâchée sous le hangar. Puis le passeur vint les réveiller: un vieux, maigre et voûté, assisté d'un tout jeune, son fils peut-être. Un fois installé dans la grosse barque, il se fit payer la moitié du passage et empoigna les rames. Il faisait clair de lune; on descendait très vite au fil de l'eau; mais les arbres de l'autre rive ne se rapprochaient guère.

– «N'ayez crainte, dit le vieux. Le courant est rapide, mais l'eau n'est pas grosse en ce moment.»

Ils accostèrent très loin en aval. Le passeur leur indiqua le trajet le plus sûr pour gagner la montagne.

– «Où se couche le soleil ici?» demanda Pierre.

Le vieux montra de la main une bosse sombre sur l'horizon:

– «Là-bas, un peu à gauche en cette saison. Que Dieu vous sauve!» ajouta-t-il, en rangeant les pièces dans sa bourse de cuir...

Avant l'aube, ils étaient déjà loin, dans des vignes, à l'écart des villages... Pierre se souvenait de ce que lui avait dit un jour à Toulon un charpentier qui avait fait son Tour de France:

– «Ton pays, c'est là-bas, tu vois, où le soleil se couche maintenant. Eh bien! En se tenant toujours un peu plus haut, sur

la droite, tu ne dois pas varier beaucoup. Il faut compter quinze jours de marche. »

Ils marchèrent ainsi vers le couchant, toutes les nuits, parfois même une partie de la journée quand le pays était sauvage et presque sans maisons.

Le peu d'argent qui leur restait s'épuisant, il leur fallut vivre de fruits et de pommes de terre cuites sous la braise. Bientôt ils entrèrent dans les pays montagneux: des bois, des ravins profonds, de grands plats herbus et ventés. Les nuits devenaient très froides. Ils avaient du mal à se diriger, même en plein jour, dans la pluie et les brumes. Et ils n'osaient demander leur chemin. Deux ou trois fois, Pierre essaya bien de déchiffrer les signes marqués sur des plaques de fonte aux carrefours, mais il ne put rien en tirer d'utile.

Une nuit, ils firent rencontre d'un curieux attelage: une voiturette traînée par deux chiens que suivait un vieillard hirsute, botté jusqu'aux cuisses. L'homme, aiguiser de couteaux et colporteur, répondit aimablement à leur salut. Cheminant de compagnie avec eux, il ne se montra point trop curieux et il répondit à leurs questions :

– «Par là, vous allez du côté Quercy. Bientôt vous allez arriver au bord d'un étang. Vous le contournez à main droite et vous prenez le grand chemin qui descend dans les bois.»

En les quittant, il ajouta, du ton le plus prévenant :

– «Je vous dirais bien où vous pourriez trouver les gendarmes pour vous renseigner encore mieux. Mais peut-être bien que vous n'y tenez pas...»

Pierre et François le laissèrent s'éloigner. Puis, devant l'étang, sans se consulter, ils s'engagèrent dans le premier chemin de gauche.

- «Que le diable l'emporte! dit François.
- C'est peut-être le diable lui-même, ajouta Pierre.
- Peuh! Un diable de cinquante francs<sup>12</sup>!»

Ils entrèrent bientôt dans une sapinière. S'accoutumant peu à peu à l'obscurité totale, ils dévalaient à grandes enjambées une large piste charretière. Une laie et ses marcassins, puis un troupeau de biches, un renard, un blaireau enfin, traversèrent à quelques pas devant eux. De petites lumières vertes allaient, venaient et disparaissaient dans le sous-bois.

- «Tiens, "la chasse volante" qui se prépare.
- Je ne l'ai jamais vue. C'est peut-être l'occasion.»

Soudain, l'orage qui menaçait s'abattit à grands coups d'éclairs violets, de roulements et de craquements. Il pleuvait çà et là des boules de feu qui glissaient d'un trait le long des troncs. Une odeur âcre de soufre brûlé prenait à la gorge. La forêt tout entière semblait osciller sous les rafales du vent, les cataractes de pluie, les ébranlements secs des coups de tonnerre et les fracas des arbres brisés. Ils hâtaient le pas, courbés, trébuchant dans les ornières.

Lorsqu'ils débouchèrent enfin, épuisés, haletants, sur un espace nu et plat, ils respirèrent plus à l'aise. Ils s'arrêtèrent un instant, hésitant pour choisir leur route. L'orage ne cessait pas. Trempés de sueur et mouillés de pluie jusqu'aux os, ils sentaient leurs vêtements coller au corps comme des loques froides et lourdes.

- «Il nous faut marcher, et vite», dit François.

A l'aube, des brumes épaisses les enveloppèrent. On n'y voyait pas à cinquante pas. Le pays – une herbe courte parmi les cailloux – ne paraissait pas habitée. Mais on risquait

---

12. On donnait une prime de vingt-cinq francs à ceux qui provoquaient l'arrestation d'un déserteur.

toujours une brusque rencontre. Ils passèrent à côté d'un énorme troupeau de moutons, tassé dans un creux à l'abri du vent; le berger devait dormir encore et les chiens n'aboyèrent même pas.

Au jugé, ils obliquèrent fortement à droite et marchèrent encore longtemps, submergés par des vagues de brouillard qui roulaient de tous côtés.

Ils purent enfin s'abriter, exténués et glacés entre les murs d'une cabane de berger à demi écroulée. Avec quelques débris de planches et de la paille, ils allumèrent du feu et firent sécher tant bien que mal leurs vêtements. Ils mangèrent leurs dernières provisions et dormirent jusqu'au soir. Le soleil n'avait point paru. A la nuit tombée, ils repartirent droit devant eux, au hasard.

Pierre suivait avec peine.

– «Je n'ai plus de jambes, dit-il. Et le soufflet marche mal.»

Ils ralentirent l'allure, puis s'assirent un moment. Mais il grelottait.

– «Je vais te faire bien de l'ennui, François», dit-il.

Lentement, ils allèrent une heure encore peut-être, à la recherche d'un abri. Ils trouvèrent enfin une construction en pierres sèches, longue et basse, avec un toit de lauzes. C'était une bergerie que le troupeau avait quittée depuis peu. Couché en chien de fusil sur un reste de paille et d'herbes sèches, Pierre haletait et gémissait.

– «Toutes les cloches de la Xaintrie sonnent dans ma tête. Ça me tient les côtés. J'ai très mal. Je ne peux pas arracher mon souffle.»

Le visage crispé, le regard fiché à terre, François lui tapotait doucement l'épaule. Puis, à mi-voix :

– «C'est un chaud et froid, tout bonnement. Ça se règle très bien et très vite. J'ai mon idée.»

Il parvint à allumer un peu de feu, à remplir une gourde d'eau de pluie. Il racla soigneusement la litière jusqu'au cœur du fumier, débita de larges plaques dures, blanchâtres et fumantes. Il en entoura le buste de Pierre sur deux épaisseurs et recouvrit avec de la paille et leurs deux vestes. Dès que la sueur ruissela, il ôta la chemise trempée et la mit à sécher, essuya et bouchonna le torse avec de la paille, le vêtit de sa propre chemise, donna à boire à la gourde d'eau chaude, disposa de nouvelles plaques brûlantes...

Sur le matin, Pierre s'endormit, apaisé. Ils passèrent là une journée grise. Fouillant les recoins et les abords, François trouva un bout de cierge, de l'amadou bien sec, un demi-fromage oublié, dur comme la pierre, un peu de farine.

Le soleil se montra un moment vers le soir.

– «Puisque tu te sens mieux, dit François, nous allons essayer de partir. Tout doucement. Il vaut mieux ne pas passer trop longtemps au même endroit. Tu régleras l'allure, nous arrêterons l'étape quand tu voudras.»

A la nuit tombante, ils marchèrent donc vers le couchant. A peine avaient-ils parcouru peut-être une demi-lieue, qu'une épaisse forêt apparut à leur droite, sur une pente. S'approchant, ils reconnurent à deux pins arrachés par le vent, la lisière où ils avaient débouché la veille...

Un peu plus loin, une immense étendue de bois se présenta, qu'il fallait traverser.

– «Pas de lune, souffla Pierre. Ça va être noir là-dedans comme un cul de chaudron. Faudrait pas encore se perdre.

– Tu verras, nous aurons bien quelques petites lanternes. Mais elles suivront derrière au lieu de passer devant. Des forêts pareilles, ça sent le loup.»

Le sentier montait droit à travers un épais taillis de bouleaux prêts à être coupés. Ils s'arrêtèrent souvent, écoutant le silence que troublaient parfois un bruissement furtif, un galop menu, une fuite légère dans les feuilles sèches. Comme ils atteignaient une clairière, un aboi prolongé s'éleva en avant d'eux; l'instant d'après, ils l'entendirent à leur gauche; bientôt, ce furent des hurlements plus pressés.

– «Combien sont-ils? demanda François. Deux ou trois?

– Trois, je pense.

– Ça vaut mieux. Deux, c'est souvent le couple qui chasse pour les petits.

– De toute manière, en cette saison, ils ont encore assez à manger sans goûter au chrétien.»

Et ils se mirent à leur crier en patois des injures variées, à frapper, avec leur bâton, tout en marchant, de grands coups secs sur les branches. Les hurlements s'arrêtèrent un moment puis reprirent, plus espacés, en arrière cette fois. Ils cessèrent enfin. Trois couples de petites lanternes vertes jouaient à cache-cache parmi les souches. De temps à autre, François s'amusait à leur lancer une pierre.

Elles suivirent longtemps, sans se rapprocher, à une cinquantaine de pas. A la sortie des taillis, sur la lande de bruyères, elles avaient disparu.

Pierre se sentait las et, dans la nuit froide, la faim leur devenait insupportable. A l'orée d'un bois éclairci par des coupes, une hutte en rondins et mottes de gazon leur parut un don de la Providence. Dormir d'abord; au jour, ils cherchaient à manger.

Comme ils allaient, porte refermée, se blottir à tâtons dans un tas de fougères, un froissement de feuilles sèches les fit tressaillir. Puis ce fut un grognement suivi d'un long bâille-

ment et une ombre se dressa, assise sur la paille au fond de la cabane. L'homme parlait un patois qu'ils purent assez comprendre pour savoir qu'il travaillait là à faire du charbon, qu'il avait bien de quoi manger, mais que, pour l'instant, il était fatigué et voulait dormir un peu. Ils n'avaient qu'à dormir aussi. On verrait après.

Le soleil était déjà haut lorsqu'il les réveilla. Ils engloutirent une énorme soupe de pain noir, des pommes de terre et des pommes cuites, du fromage. Puis ils aidèrent – François surtout – à ébrancher, à scier, à transporter du bois pour édifier les meules.

– « A mon idée, leur dit l'homme, vous venez de loin, vous allez loin et vous ne tenez pas à revenir d'où vous venez. Je vois à votre parler et à votre coup de main que vous connaissez les bois et que vous n'êtes pas des feignants. »

Il leur enseigna les chemins à prendre dans la direction du couchant.

– « Dans ces parages, vous ne risquez rien, même en plein jour. Les gendarmes y risquent plus que vous. Je vous avertis qu'après la troisième combe vous trouverez du monde, peut-être beaucoup de monde; mais ceux-là, il ne faut pas les craindre, au contraire. Vous pourrez leur demander service. »

De fait, un peu plus tard, ils aperçurent de loin quelques lueurs de feu dans la nuit et quand ils eurent franchi la troisième combe, deux silhouettes se dressèrent devant eux sur le sentier.

– « Qui vive ? »

– Amis.

– Approchez. »

Ils se trouvèrent bientôt devant un groupe de jeunes gens assis ou couchés autour d'un feu, enveloppés dans des

houppelandes, des manteaux de postillon, des limousines de berger. D'autres sortirent de tentes dressées sous le couvert des arbres. Presque tous parlaient patois. Des patois qui tiraient ou de l'Auvergne ou du Bas-pays. Mais celui qui paraissait être le chef leur parla en français. Ils apprirent par lui qu'ils avaient affaire à des conscrits réfractaires auxquels se mêlaient quelques déserteurs; ils étaient environ trois cents. Ils avaient quelques armes. Ils se ravitaillaient tant bien que mal dans les villages voisins grâce à une caisse commune.

– «Mais l'hiver, ce sera bien dur, leur dit-il. Il faudra se disperser dans les granges. Quand vous aurez assez repris l'air du pays, venez nous rejoindre. Vous n'êtes qu'à trois ou quatre étapes de chez vous. »

Et il leur indiqua les routes et les villages les plus sûrs, ceux qu'il fallait éviter, et enfin où il valait mieux passer la Cère.

– «Après ça, vous marchez tout droit une lieue à peine et vous devez trouver une chapelle toute seule dans les bruyères. C'est là que je vous conseille de vous séparer. L'un prendra franc à main droite et l'autre, droit devant lui, ira passer la Dordogne à Monceau. »

Pierre et François repartirent en sifflant, comme s'ils allaient à la veillée. Pour un peu ils auraient bien *escafoulé*<sup>13</sup>. Ils emportaient des provisions et les gourdes bien remplies. Ils étaient heureux de se sentir en fraternité et en sécurité.

– «Nous ne sommes pas seuls dans les bois à cueillir les fraises, comme disait *le Mousse*. Les gendarmes auront du travail s'ils veulent arrêter tout ce monde.

– Et puis, je sais chez moi des cachettes où, à moins d'être sorcier...

---

13. *Escafouler*: les jeunes poussaient de longs cris gutturaux pour exprimer la joie avec une nuance de défi. Hi hou hou!

– Ou à moins qu'on te dénonce... Ça s'est déjà vu...

– Je ne me revois pas en train de gratter le pont devant Sardine, de palanquer la pièce de 36, de faire, pour le centième fois, les préparatifs d'appareillage ou le branle-bas de combat... »

Ils se turent un instant et leurs visages s'assombrirent. Mais quelque chose leur chantait à l'oreille et dans le cœur. Ils allaient arriver chez eux. C'était bien sûr, maintenant. Que pourraient-ils risquer dans un pays proche du leur, parmi des gens qui parlaient un patois déjà bien semblable ?

Ces dernières étapes allèrent bon train.

Les nuits fraîchissaient, mais la lune donnait et il faisait bon marcher d'un pas vif dans la rosée. Ils prenaient plaisir, en longeant un labour, à briser une motte d'un coup de pied, à juger de la qualité de la terre et du travail, à remarquer le bois et le montage de l'araire. Il leur arriva d'essayer à leur main une faux ou un râteau à foin qu'ils n'avaient jamais vus. Un soir, la façon d'une charrette et d'un joug les intrigua et ils en devisèrent longtemps.

La maçonnerie leur parut médiocre ; ils tombèrent d'accord pour préférer le chaume à la couverture de lauzes ; mais ils reconnurent que les granges étaient plus commodes pour décharger le foin et la paille, et que les charpentiers d'ici connaissaient bien leur métier.

A mesure qu'ils allaient, outils et travaux leur devenaient de plus en plus familiers et leur disaient l'approche du pays. Et aussi la coiffe d'une femme entrevue au détour d'un chemin, la manière d'encourager un attelage, de commander un chien de berger, d'appeler les poules au repas du matin... Au creux de la journée, quand les ombres de l'arrière-août s'allongeaient sur les prés, cachés dans quelques mesure abandonnée au fond d'un bois, ils se prenaient à épier ces

menus signes comme on se complaît aux bribes d'un beau songe qu'on avait cru à jamais oublié.

Un jour, ils devinrent plus hardis. C'était un dimanche. Sur le soir. Ils suivaient, le long d'un dos de colline, une voie de pied presque fermée par de grands genêts touffus. Les deux cloches d'une église carillonnèrent la fin des vêpres et le village apparut bientôt, au bas de la pente. Un fort village d'une trentaine de feux. Et sûrement pas pauvre, car il y avait pas mal de tuiles parmi les toits de chaume et des granges longues trois ou quatre fois comme les maisons.

De là-haut, ils voyaient du monde sur la place d'où montait une rumeur de foirail. Des groupes arrivaient encore par les chemins. Tout à coup, le son aigre d'une chabrette s'éleva avec accompagnement de violons, de cris brefs et aigus. Ils se regardèrent, les yeux brillants :

– «On danse! On danse!... C'est même une bourrée.»

Ils écoutèrent, la bouche entr'ouverte, une minute peut-être. Et puis, cannes, baluchons et chapeaux jetés à terre, ils se retrouvèrent soudain, à cinq ou six pas l'un de l'autre, coudes relevés, genoux fléchis dans l'attitude du défi particulière à la bourrée masculine à deux, «l'auvergnate».

– *Para, para, delā!*

– *Aih! Aih!*

Et leurs jambes, leurs bras, tout leur corps prirent la cadence endiablée de l'air joué par la chabrette que François chantonnait à mi-voix. Là, sur la sente sableuse, à l'abri des buissons, ils menèrent longtemps la danse tour à tour légère ou brutale, tendue ou sauvage, sans manquer une figure ou une acrobatie. Longtemps, longtemps, de tout leur corps, de toute leur âme affamée, ils dansèrent la plus belle «auvergnate» de leur vie, jusqu'à ce que, saoulés et ruisselants, ils se laissent tomber dans l'épaisseur fraîche et âcre des genêts.

Sans rien dire, ils écoutèrent encore la voix impérieuse et lancinante de la chabrette, s'amusant à reconnaître danses et mélodies familières. Puis François :

– «On y descend! On y descend!

– Dangereux, reprit Pierre.

– Quoi! nous allons rester là comme les chiens quand on mange. Même pas sous la table... mais dehors, réduits à écouter le bruit des assiettes!»

Puis, s'échauffant :

– «Nom d'un f... Allons au moins voir! Moi, je veux voir les filles, les filles d'ici. Je veux voir comment elles sont faites, comment elles dansent, comment elles rient... J'ai envie de voir des filles. J'en ai assez de me cacher quand j'aperçois une fille, de me cacher comme un voleur. Et qu'est-ce que nous risquons? Nous sommes au brun de nuit. Dans tout ce monde, qui fera attention à nous?

– Peut-être, François... Mais nos habits?

– Il y en aura de plus mal vêtus, une fois que nous aurons épousseté, frotté et défripé un peu tout ça. Et puis, la nuit tous les ânes sont gris. Alors, tu viens? Il nous reste encore quelques sous. Nous boirons un peu de vin. Tu ne boirais pas un peu de vin?

– Oui... Mais nous ne resterons pas longtemps.»

Lorsqu'ils arrivèrent, il faisait déjà sombre. Les joueurs de quilles achevaient leur partie, éclairés par un brandon de paille. Un colporteur vendait des colifichets, des chapelets, des bâtons de résine, de l'amadou.

– «Demande-lui s'il aurait un portrait de l'Empereur», souffla Pierre.

On ne marchait pas, on piétinait. Tout le monde allait, venait, s'arrêtait, revenait. Des groupes se formaient et se

défaisaient. On se perdait, on s'appelait, on se rencontrait, on se reconnaissait à grands cris. Les enfants couraient et se poursuivaient en trébuchant.

– «Une ruche qu'on dérange, dit François.

– Pourvu que ce ne soit pas un guêpier, murmura Pierre.

– Bah! Personne ne s'occupe de toi. Allons un peu où ça danse.»

Ils entrèrent à l'auberge. Les danseurs occupaient le fond de la grande salle basse. En avant, serrés sur des bancs de bois, des hommes de tous âges étaient attablés devant des brocs de vin ou de cidre, du pain bis, parfois une miche, un peu de cochonnaille.

Les deux arrivants s'assirent discrètement à un bout de table, près d'une fenêtre basse restée ouverte, regardant le spectacle comme des garçons posés, sûrs d'eux, pas pressés de s'engager. Dans l'affairement, aucune servante ne venait de leur côté. Mais quelqu'un, depuis leur entrée, s'intéressait beaucoup à eux. Sentant peut-être un regard peser sur lui, François se tourna vers la grande cheminée. Assis sous le manteau, avec quelques personnes d'âge, un vieil homme les dévisageait l'un après l'autre. La flamme éclairait son visage encadré de longs cheveux et de favoris blancs; il portait une sorte de redingote bleue et un jabot de dentelle.

– «On nous regarde beaucoup dans le cantou», dit François à voix basse.

Et chaque fois que l'un ou l'autre s'appliquait à jeter négligemment un coup d'œil vers la cheminée, il rencontrait le même regard. Cela devenait insupportable.

– «A mon signe, murmura François entre les dents, tu passes le premier par la fenêtre derrière toi. Je suivrai. Tu tourneras à main gauche... »

Comme ils en étaient là, une servante leur apporta un broc de vin, et une abondante collation. Ils protestèrent, se levant pour partir, feignant de croire à une erreur.

Mais la fille se retourna vers le cantou. Le vieil homme se dressa, puis, les considérant d'un air contrarié, il s'avança vers eux.

– «Pourquoi ne buvez-vous pas, et ne dansez-vous pas, jeunes et faits comme vous êtes? Pourquoi?»

– Nous n'avons besoin de rien. Nous venions simplement voir en passant.

– Non, je sais qui vous êtes, allez. Vous avez peur et vous n'avez guère d'argent. Mais n'ayez ici aucune crainte. C'est fête pour tout le monde dans ma commune aujourd'hui. Buvez, mangez et dansez. Je vous souhaite d'arriver chez vous sains et saufs. »

Ils remercièrent comme ils purent, mais l'entrain n'y était plus.

– «Ça ne passe pas. J'ai trop eu peur, dit Pierre.

– Et moi je n'ai plus tellement envie de danser.

– Buvons le vin au moins. Il est meilleur que chez nous. »

Quand ils furent loin, seuls, dans la lande, François dit tout d'un coup :

– «C'est sûr maintenant. De toute ma vie, je ne pourrai plus entendre une bourrée sans penser à ce qui nous est arrivé ce soir.»

Le conscrit des forêts les avait bien renseignés. Ils n'eurent pas de peine à trouver leur chemin. Et la lune donnait encore – heureusement – quand il fallut passer la Cère sur des troncs glissants et mal disposés. Après la remontée, ils virent tout de suite au loin une grande croix noire, la croix de Belpeuch. Une piste à travers les broussailles les y mena tout

droit. Au gazon fraîchement piétiné, on voyait qu'il venait d'y passer beaucoup de monde.

Ils se reposèrent un moment près du calvaire en mangeant une croûte de pain et quelques pommes vertes.

– «Pauvre sainte Vierge, dit Pierre, nous sommes des pèlerins en retard. Mais ce n'est pas notre faute.

– Et nous n'avons rien à lui donner en offrande.

– Si c'est elle qui nous a guidés jusqu'ici, nous la remercions bien. Qu'il lui plaise de nous protéger encore pour le peu de chemin qui demeure.

– Et pour que nous restions longtemps chez nous.

– Et qu'elle fasse aussi que nous puissions nous revoir.»

Ils se levèrent et se donnèrent la main.

– «François, sans toi, je ne m'en tirais pas.

– Oui, pour un tout seul, c'était trop dur. Moi je ne serais peut-être pas parti si tu ne m'avais pas suivi... Nous avons encore à peu près deux heures de nuit... Eh bien, à la garde de Dieu !

– A la garde de Dieu !»

Et ils s'éloignèrent d'un pas décidé.

Alourdi de sommeil, seul avec ses songeries, François marchait sans lever la tête, l'œil et l'oreille assoupis, comme enfoncé dans un rêve. Ce fut miracle si, pas très loin de Forgès, il ne déboucha pas sur la route juste au devant de deux gendarmes à cheval.

Bien réveillé cette fois, il décida de passer le reste de la journée dans les gorges de la Souvigne et de n'arriver aux Angles que la nuit suivante, sur le matin.

A nuit noire, il repartit donc, se détournant largement de Tulle, par Saint-Sylvain, Pandrignes, Saint-Martial. Ce trajet, il se souvenait de l'avoir fait une fois seulement en revenant d'Argentat, où il avait conduit deux charretées de bois d'échalas, de «carassonne», comme on l'appelle ici. Mais quand il passait parmi l'attroupement des maisons d'un village, près d'une croix de carrefour ou d'une fontaine, le long d'une rangée de beaux peupliers ou d'une pépinière, il s'étonnait de les reconnaître et de les retrouver si fidèles à guider sa route.

Plus loin, il devina sans peine dans la nuit, l'endroit où il était venu une fois acheter des agneaux, la métairie où se tenaient de si joyeuses veillées, les hameaux où une année, la semaine des Rameaux, il avait chanté la Passion avec des garçons de Freyssinge. Il gravit la charrière du Châtaignier où la foire de Saint-Georges amenait tant de jeunesse, où on dansait tant et tant, au rythme des meilleurs violons et des meilleures chabrettes du pays. La dernière fois, Mariette était là.

François retrouvait tout, mais pas ce qu'il attendait.

– «Qu'est-ce que j'ai? se disait-il. Repasser par là, revoir tout cela, dire que je l'avais si souvent et si fort désiré! J'aurais cru que ça allait vraiment me faire quelque chose. Et voilà que j'y suis et que ça ne me fait presque rien. Je suis content, bien sûr, mais pas comme je le pensais c'est comme quelqu'un que j'aimerais beaucoup, beaucoup... Mettons Mariette... Elle est loin, très loin. Je ne peux pas m'en passer – l'idée de la revoir me rend fou. Et au moment où on se rencontre, c'est comme si je restais là, devant elle, tout emprunté, sans savoir que lui dire.

Pourtant rien n'a changé, sûrement. Il y a toujours de belles terres propres pour faire le blé, bien franches à labourer, douces et fraîches sous les pieds nus; des bois à couper l'hiver en faisant griller des châtaignes; de beaux prés à faucher

les matins de juin, à cinq ou six de rang, menant chacun son andain bien régulier; et puis, Sacré Tonnerre ! Il y a toujours des veillées, des assemblées dans les *séchadours*<sup>14</sup> et de belles filles pour danser...

Tout ça existe bien, mon pauvre François, mais ce n'est plus pour toi. Ou alors, de temps en temps, peut-être, en te cachant comme un voleur. Souviens-toi du bal que tu suivais dimanche derrière tes genêts. Te cacher de ceux qui te cherchent, te cacher aussi de ceux qui te connaissent. Tiens, ça me fait penser à ce pauvre chien que nous avons donné à Mirande d'Orliac-de-Bar. Deux mois après, un jour, il est rentré chez nous. Mirande tout en colère est venu le chercher. Et nous, sur le moment, nous l'avions un peu caressé, bien sûr, la pauvre bête; mais ça nous gênait; alors nous ne l'avons pas trop bien traité, nous avons même essayé de le chasser. Eh bien! Je suis comme lui, ou comme la génisse que nous avons vendue à Saint-Martial et que nous retrouvâmes un matin à la porte de l'étable... Tout bien calculé, j'ai voulu échapper à ma chaîne et voici que j'en retrouve une autre. Elle m'attache dans les forêts, derrière les haies, dans les granges abandonnées.

A la maison, bien sûr, ils seront contents, mais ils n'oseront pas regarder les voisins. On les questionnera. Ils ne sauront que dire. La mère, la pauvre femme, je vois déjà son regard. Je vais la rendre plus malheureuse qu'heureuse.

J'en connais une qui sera contente, c'est Mariette. Moi aussi, c'est vrai. Mais elle sera obligée de me voir dans les bois en cachette, comme si elle fréquentait un malfaiteur.»

François contournait, par Saint-Priest, les grandes forêts de la Montane à cause des loups. En remuant toutes ces pensées dans sa tête comme un foin trop long qui se fane mal, il ne s'aperçut pas que la lune s'était levée et qu'il arrivait à cet

---

14. Séchoirs à châtaignes.

endroit où il s'était si souvent arrêté, où il avait tant de fois souhaité se rasseoir: la croix des Angles.

C'est sur le plat, derrière le Massoulier. Un plat de bonne terre bien découverte où les brumes ne montent guère. De là, le dos tourné à la Montane, il découvrait tout le pays, depuis les hauteurs de Tulle jusqu'à celles d'Orliac. Ce pays, c'était comme un grand coup de charrue dans la glaise dure et pierreuse; comme un vieux sillon bien profond, mais pas régulier, mal retourné, écroulé, abîmé par les pluies. En face, par les fines découpures noires de la crête des collines, il devinait le Baladour, le clocher de Naves, le château de Bach. En bas, le fossé des Angles avec ses belles prades plates où erraient les premières brumes. Et partout, la vêtue sombre des bois, frisée comme une épaisse toison. Mais, comme lorsqu'il épiait les nids parmi le fouillis des branches ou des haies, François plaçait sans hésiter villages et hameaux cachés dans l'immense forêt: là-bas, Le Maugein, le long de cette grande pente douce, bien au levant; ici, Freyssinge; plus bas et à main droite, le Coudert et la Roubeyrie; tout près, en contrebas, Baspeyre et le Massoulier où il entendait hurler un chien; et puis, sur la raide descente qu'il allait faire, en face du Bois Feuillu, Lafont. Lafont, avec ses deux métairies, et les grands chênes dressés au coin du coudert...

Une mince langue de brouillard ondulait comme un long serpent au-dessus de la Corrèze. Longtemps, François la regarda monter, grossir, lécher les premières pentes, s'étaler enfin d'un versant à l'autre.

– «Ça va être le moment de descendre», pensa-t-il.

Le pays était là, endormi, paisible comme il l'avait toujours connu. La maison était là, à une portée de voix. On y dormait aussi, la mère et la sœur en bas, et le frère dans le lit du grenier; les vaches et les moutons à l'étable, le chien dans la grange. Il sentit comme un grand élan, une grande faim d'enfance, un appel de chaude tendresse et de protection.

Ah! se blottir dans le creux de son pays, à l'abri de ses ravins, de ses forêts, de ses taillis dont il connaissait tous les passages de renard. Et dormir dans sa maison, à côté de son frère, dans le lit du grenier, après avoir fait sa loyale journée et mangé la soupe de pain noir...

Il prit la descente du chemin. Il se mit à courir presque, puis il coupa à travers leur champ.

– «Tiens, le blé noir est bien beau.»

Et, froissant une poignée de grappes dans la main :

– «Il va être mûr. Il faudra le tirer d'ici une quinzaine. Si les brumes ne le brûlent pas, ça allongera le pain. Les pommiers n'ont guère porté. Ils ont dû geler à la prime.»

Il enjamba la barrière du coudert. Tout était en ordre, la charrette rentrée, pas d'outils à la traîne. De la grange venait une forte senteur âcre de foin.

– «Ils n'ont pas dû le rentrer toujours bien sec», se dit-il.

Carlo grogna, aboya. François siffla doucement sur trois notes, deux fois; le chien se tut, vint flairer et gémir à la porte. Il ouvrit et, follement, ils firent amitié, à n'en plus finir.

– «Pauvre bête, va. Il ne faudrait plus nous quitter tous les deux.»

Et il vint pousser la porte. Mais la barre était mise. Cependant on se levait.

– «Mère, c'est moi, François... C'est moi.»

Toutes deux en chemise, la mère et Jeanne la sœur, suspendues à son cou, répétaient: «Mon Dieu, sainte Vierge!... Mon Dieu, sainte Vierge! Mais c'est toi!» Puis le frère Léger, les yeux gonflés de sommeil. La mère dit :

– « Tu vas manger. Il reste des *tourtous*<sup>15</sup>. Mais comment tu viens? Comment...? »

Et lui, soudain, le visage dur, la voix sèche :

– « Je viens, c'est tout. Je viens.

– Bien sûr, tu viens. Mais c'est... comment?

– C'est comme le Jeantou des Baspeyres l'autre année. Vous le savez maintenant... Et qu'on n'en parle plus. »

---

15. Crêpes de sarrasin.